

Richard Abibon

Les voix d'un moi externalisé

A propos de

Words on the bathroom wall

De [Thor Freudenthal](#)

Ce titre a été ridiculement traduit par « les mots de notre amour ». Ça fait comédie romantique suave, ce qui n'est absolument pas le cas. Les mots en question, Adam, 17 ans les lits effectivement sur les murs des toilettes :

Adam is a schizo
He si dangerous.
Voices ! voices ! voices !
Adam...Adam... Adam...
Crazy !
Stay away !

C'est pas franchement les mots de notre amour, ça.

Néanmoins c'est bien dans les toilettes du lycée qu'il a rencontré Maya, une fille aussi jolie que douée, première partout, déléguée de classe, etc. Et c'est quand, l'ayant perdue de vue, il la cherche à l'endroit où il l'avait trouvée que, à sa place, il voit ainsi son nom associé à des qualificatifs peu élogieux. C'est-à-dire : tout ce qu'il a pu imaginer pouvant justifier l'absence de Maya. « Stay away ! » : la crainte d'un type dangereux.

Que faisait maya dans les toilettes ? eh bien, au-delà de son profil d'élève modèle, elle *deale* du shit.

Mais ce n'est pas le sujet, si ce n'est qu'elle est aussi sûre d'elle qu'Adam doute de lui. C'est en s'appuyant sur cette forte image associée à une certitude d'impunité qu'elle s'offre ces écarts... qui lui permettent de nourrir toute sa famille, nous l'apprendrons plus tard (un père coureur handicapé suite à un accident du travail, deux petits frères, pas de maman)

Le film est assez juste, de ce point de vue : les voix dont m'ont parlé les gens que j'ai rencontrés à l'hôpital psychiatrique disaient toutes de telles méchancetés, représentant souvent le discours des parents : « tu n'es qu'un bon à rien ! », « paresseux ! » « tu n'es qu'une merde ! », repris éventuellement par d'autres, gênés par les comportements de la personne. Disons que là, la réalisation a choisi d'atténuer un peu, nous montrant par ailleurs des parents très aimants... mais n'échappant pas à quelques conneries, dont les plus évidentes sont présentes dans quasi toutes les familles : penser à la place de l'adolescent et faire des choses à sa place « pour son bien », mais éventuellement contre sa volonté.

En particulier nous apprenons avec Adam, que sa mère communique avec la psychiatre, cette dernière lui racontant tout ce que son fils lui a dit en séance. Quand il en fait le reproche à sa mère, (qui a aussi fouillé dans son téléphone, si je me rappelle bien) elle lui répond avec la bonne foi de toutes les mères : c'est mon devoir de mère de veiller à ton bien. Mais de cette manière, en douce, en espionne, c'est toujours contre-productif. Ce n'est pas dire « tu es une merde », c'est moins explicite, mais c'est dire : « je ne te fais pas confiance, la parole de ta psychiatre compte plus que la tienne ».

Et je n'ai jamais compris comment des psychiatres, des psychologues, et même des psychanalystes, pouvaient se prêter à ce jeu-là. Car j'en ai été témoin.

Ce regard, cette écoute, cette surveillance en dehors de son consentement et de sa présence, voilà ce qui lui revient sous la forme de voix et de visions. Où qu'il soit, son attention est régulièrement attirée par une porte ouverte, l'empêchant de se concentrer sur ce qui se passe dans la pièce, que ce soit un cours au lycée ou une réunion de famille. En effet, c'est par ce trou que pourrait se glisser un regard voyeur, une écoute inquisitrice.

Compte tenu de ces nuances, il est logique que les voix et les écritures sur les murs lui renvoient le regard de sa mère et le diagnostic de sa psychiatre, en plus des quolibets de ses camarades de lycée.

Quand, à la fin, Adam ose prendre parole sur le podium de la remise des diplômes, il explique sa maladie comme on la lui a expliquée, selon le mode à la mode non seulement en Amérique, mais partout dans le monde : c'est un dérèglement chimique dans mon cerveau. Évidemment, il ne va pas dire que c'est à cause de la préoccupation excessive de ma mère qui veut à tout prix le sauver malgré lui.

Mais il n'y a pas que cela. Le réalisateur, s'appuyant, j'imagine, sur le bouquin dont il s'inspire, montre très bien la constellation d'où s'origine le problème. Le père d'Adam est parti depuis longtemps et personne n'a de ses nouvelles. Un jour, Adam constate la présence d'un autre homme à la maison. Bien sûr, on ne l'a pas prévenu. C'est un beau père, pas si mal que ça dans le rôle, d'ailleurs. Mais nous voyons bien que, dans le regard d'Adam, il vient lui piquer sa mère. Et il ne supporte pas. Pourquoi, lui, ne supporte-t-il pas, quand ça arrive à bien d'autres qui s'en sortent mieux que lui ? Je ne sais pas. À voir dans sa petite enfance, qui n'est pas abordée dans le film, mais dont on trouve les traces dans l'excessive sollicitude mal à propos de sa mère.

Une anecdote très bien vue (je pense que ça ne s'invente pas) : Adam, dans la cuisine, bouffe des chips à même le sac. Son beau-père travaille non loin sur son ordinateur. Quand Adam a fini, il part en laissant le sac sur la table. Il entend : « tu n'es qu'un déchet », où l'on retrouve le plus commun des voix que j'ai entendue dans ma carrière. Mais dans une incise, le réalisateur nous fait entendre ce qui a réellement été dit : « tu peux t'occuper de ton déchet ? ». De plus, c'était dit d'une voix plutôt amicale, juste un petit rappel à l'ordre quant à la propreté de la maison. Mais Adam l'entend dans le contexte de son Œdipe, bafoué par le beau-père. C'est l'éternelle rivalité du père et du fils auprès de la mère, d'autant que, longtemps privé de père, Adam a pu se croire légitime propriétaire de sa mère, d'autant plus qu'elle-même se sentait la seule partenaire de son fils.

De nombreuses autres anecdotes de ce type montrent le début d'une crise hallucinatoire à chaque intervention mal interprétée du beau-père.

C'est évidemment lié aussi à sa rencontre avec la jolie Maya, dans les toilettes, le lieu de la discrimination sexuelle. Il se trouve qu'elle officie son petit commerce dans les toilettes des garçons. L'absolue confiance en elle qu'elle manifeste en tout lieu fait d'elle une fille phallique. Ce qui est en jeu pour Adam, c'est donc son identité, ce que l'on repère à la répétition de son nom sur les murs des toilettes, et son identité sexuée : les toilettes des garçons, squattées par une jolie fille, alors qu'il est sur le bord de l'investissement libidinal, entre sa mère et cette jeune fille. A choisir la jeune fille, ne risque-t-il pas la castration de la part de sa mère ? à choisir sa mère, ne risque-t-il pas la castration de la part du beau-père ?

Je pense à ce que nous ont révélés les éthologues à propos des oiseaux : chacun a son territoire. Si un individu rencontre un étranger dans son territoire, il l'attaque et le chasse. S'il fait la même rencontre à l'extérieur de son territoire, il fuit. Mais s'il arrive que la rencontre se produise juste à la limite, il se retrouve paralysé, il ne sait pas quoi faire.

Adam n'est pas paralysé, mais ça ressemble : il produit ce que j'appellerais un retrait narcissique. Il se retire du monde, se perdant dans la contemplation de son monde intérieur. Comme dans le cas de John Nash, que j'avais analysé ici :

https://www.youtube.com/watch?v=A11_zqg-dPg&t=2599s

... il se trouve en présence de plusieurs personnages qui représentent les divers aspects éclatés de sa personnalité.

- Une jolie jeune fille (rien à voir avec Maya) qui sourit, danse, lui parle mystique, poésie, astrologie : l'idéal du moi, qui se trouve être une fille. C'est-à-dire que la castration est ici dépassée, assumée comme déjà accomplie.
- Un jeune homme rigolard et égrillard, toujours en caleçon, le poussant régulièrement à déclarer sa femme quand la timidité prend le dessus. C'est la pulsion sexuelle, le *ça*.
- Un athlète barbu et noir, toujours armé d'une batte de baseball, prêt à l'abattre sur quiconque le menace, ou sur l'environnement en cassant tout, par dépit ou par vengeance. Le surmoi, en quelque sorte.
- A cela s'ajoute un brouillard noir qui vient envahir tout l'espace environnant, témoin de son retrait de cet espace.

De la même manière, les voix que m'ont transmises les gens que j'ai entendus étaient issues aussi bien du surmoi excessif (tu n'es qu'une merde, etc) que d'un *ça* débridé (va coucher avec ta mère !) ou de l'idéal du moi (dieu me parle, dieu m'a choisi).

Vu de l'extérieur, ça donne l'impression d'un adolescent rêveur, perdu dans ses songes, qui ne parvient pas à se concentrer sur ce qui se passe en classe, ou même avec Maya parfois.

Bien sûr, on lui a fait essayer tous les traitements possibles et imaginables. Ça ne marche pas. En effet, c'est ce que j'ai constaté dans mes 40 ans d'hôpital. Alors, quand sa mère lui fait part d'un nouveau traitement révolutionnaire (car elle ne cesse d'être à l'affût, sur internet, de tout ce qui se fait en médecine de la folie), il est d'abord sceptique (moi aussi, j'ai régulièrement entendu l'exposé sur un médicament révolutionnaire, par les visiteurs médicaux). Quand il accepte enfin d'essayer... ah oui, il constate une disparition progressive de ses hallucinations. Fort bien ! une vie nouvelle s'offre à lui.

Mais bien vite, il commence à constater des tremblements qui s'installent dans tout son corps. Au lycée, ce serait bien mal vu, et lui qui n'était déjà pas bien dans ses baskets, se trouve obligé de dissimuler autant qu'il peut ce qui pourrait se révéler une nouvelle source de ricanements pour ses condisciples peu enclins à la compréhension.

Mais ce n'est pas tout. Ce garçon renfermé et peu sûr de lui a cependant une passion : la cuisine. On comprend pourquoi quand on lit sur le visage de sa mère l'expression extatique qui suit l'absorption de la première bouchée d'un plat préparé par lui. Il a trouvé le moyen de la faire jouir, sans qu'on puisse dire qu'il s'agit de sexualité. Le phénomène se reproduit évidemment avec Maya. Mais un jour qu'il a tenté de se surpasser pour elle, elle a une réaction de dégoût. Pourtant, lui, quand il goûte, il trouve ça bien, comme à son habitude. Là, il comprend que son nouveau médoc lui a aussi fait perdre le goût. Lui qui se destinait à être grand chef, voilà un rêve qui s'effondre, sans compter la perte de son mode favori de séduction.

Alors, il arrête ses médocs, et peu à peu, ses trois compagnons de route reviennent. Les incidents se succèdent et le voilà renvoyé du lycée sans diplôme, alors qu'il avait eu les meilleures notes toute l'année. Pas de diplôme, pas d'école hôtelière possible, pas de carrière de grand chef. Il est foutu. S'ensuit une quasi tentative de suicide : poursuivi par ses hallucinations, il saute d'un troisième étage. Mais il s'en sort !

On est au cinéma, hein, et malgré la justesse du scénario, il faut quand même un happy end, peut-être vrai dans le bouquin dont le film est issu, peut-être vrai dans la vie que ce bouquin

raconte, mais peut-être simplement ajouté pour les besoins du cinéma. Moi, je sais que dans la vraie vie, ça ne se passe pas comme ça.

Mais examinons quand même : après sa « tentative de suicide », sa mère lui remet un jour une enveloppe qui contient une lettre de son beau-père. Elle ne lui est pas adressée, mais à la mère supérieure de l'école catholique dans laquelle il avait trouvé refuge après un premier renvoi d'une école publique. Le père fait un plaidoyer magnifique pour celui qu'il appelle son fils. Il implore la mère supérieure de revenir sur sa décision de renvoi et de non remise de diplôme.

Il se précipite alors dans les bras de son beau-père. Alors qu'il était dans le refoulement de cette représentation « un autre homme que moi dans le lit de ma mère », il admet cet homme en place de père, et n'a plus besoin du refoulement qui l'avait amené à se rejeter lui-même à l'extérieur sous la forme de ces entités éclatées. Il s'admet comme « schizophrène », (c'est-à-dire disfonctionnement chimique du cerveau, on ne va pas trop en faire, quand même, hein !) et vient sur scène réclamer son diplôme en se présentant tel qu'il est, c'est-à-dire en se dispensant du souci d'avoir à dissimuler.

C'est d'une certaine justesse... théorique. Ça ressemble un peu à ce qui est montré de Nash dans le film qui en conte l'histoire. Il trouve la même solution : quand il rencontre quelqu'un de nouveau, il demande à quelqu'un de connu s'il voit aussi l'étranger. Il dispose ainsi d'un système de discrimination entre la réalité et l'imaginaire, qui lui permet de vivre avec ses hallucinations sans que ça le dérange trop.

Mon expérience me dit que ça ne se passe pas comme ça dans la réalité. Je crois que ce film raconte un souhait de thérapeute, ce qui n'est pas mal non plus. Il peut en effet être un bon guide, si on souhaite aider ses personnes. Moi je cherchais en effet à écouter tous ces « mois », fussent-ils extérieurs, pour entendre la personne dans sa totalité. Je ne cherchais pas à éradiquer les hallucinations, mais à faire en sorte que la personne puisse vivre avec, si possible sans les effets secondaires des médicaments. Eh bien, c'était loin d'être aussi facile.

Pour un analysant lambda, c'est déjà une tâche énorme de reconnaître qu'il a voulu tuer papa pour coucher avec maman, et que l'angoisse de castration venue en punition a été si terrible qu'elle a été à l'origine d'un refoulement très fort et donc de symptômes construits comme formation de compromis entre ça et surmoi. L'effort est encore plus énorme lorsque les représentations inhérentes à cette structure, exactement la même, ont été rejetés à l'extérieur de l'enveloppe corporelle. Ce type-là, c'est pas moi, c'est non seulement un autre, mais plusieurs autres.

Mercredi 24 février 2021